

Les Fiançailles DU DOCTEUR

BLANCHE MARSY-PADRIQUE.

Volonté internationale des plus experts, James Duraut, assis à une table du buffet de Nive, observait avec une professionnelle attention les voyageurs qui se pressaient sur le quai.

Soudain, écartant le rideau de la portière derrière lequel il se dissimulait, il franchit le seuil d'un pas distrait.

La vieille dame, préoccupée, jetait à chaque instant les yeux sur son bagage, s'efforçant de lire un journal à l'aveugle clarté de la lampe.

Le train ralentit, puis s'arrêta. Etait-ce la station favorable? Retenant sa respiration, James Duraut écouta celle du couple.

Les deux sans doute lui soulaient le bien. En face du train express qu'il quittait, un train omnibus, allant dans la même direction, s'apprêtait à partir.

Quand James Duraut fut redevenu maître de lui, fier au fond de n'avoir pas crié "tout haut", il embrassa d'un coup d'oeil la tragique réalité.

Il fit même mieux que de la serrer: il la garda. On connaît ce mariage qui a uni la police savante et la médecine égale.

Quand Holban raconte cette aventure de sa vie, il ne manque pas d'ajouter, ayant des lettres: "Remarquez-vous que l'horreur de la tête et des jambes coupées disparaît ici, presque tout de suite? Ainsi, dans les "Mille et une Nuits", l'histoire du petit bossu étranglé par une arête n'est qu'un long sourire.

Deux, trois, quatre stations se succédaient. Tout demeurait dans le même état.

La cinquième station, la jeune femme descendit pour demander un renseignement. On entendit ses voix brèves et précises interroger un employé. Le pauvre diable, fasciné par la reine des valises, se leva, s'assura que son voisin dormait, — il dormait de tout son appétit, pour un peu il aurait même ri aux anges, — mais l'objet de sa convoitise et s'enfuit.

LES SABRES.

Nous étions, l'autre soir, quelques-uns, en train d'enfumer, en devisant, le cabinet de notre ami l'astronome Pierre Beauclerc, et la veillée se prolongeait, et personne n'avait envie de partir à cause d'un pan de ciel froid, piqué d'astre, qui nous disait assez le temps qu'il faisait dans la rue, une bande de ciel d'hiver entrevue par l'écartement des rideaux jaunes.

Un incendie semblait couvrir dans le fauteuil qui nous tournait le dos, devant la cheminée, car de moment en moment, des flocons bleuâtres s'en échappaient. En réalité, il y avait dans ce fauteuil Reynolds Hutson, avec sa courte pipe de bruyère.

Après d'une vieille dame qui venait de mourir en laissant toute sa fortune à un savant, qui devait l'employer à faire des signaux à la panette Mars, la conversation avait dévié assez drôlement, et nous étions en plein dans le Surnaturel et l'au-delà.

Au milieu d'une histoire du docteur Santerre, la voix de Reynolds Hutson s'éleva, dans le fauteuil qui nous tournait le dos: "Vous êtes lugubres, mes amis, vous êtes lugubres et vous êtes très bien. D'ailleurs, il y a des soirs où l'homme a besoin d'agiter les plus terribles problèmes et de parler de l'infini et de l'inconnaissable, l'estomac lourd d'un bon dîner, avec une bouche pleine de la fumée d'un gros cigare. Allez, allez, je vous admire. Cependant, je vous préviens qu'il manque un terme à votre équation et que la solution du problème qui vous occupe est de l'autre côté de la vie. A part cette petite chose, tout est parfait, continu-t-il."

Le bras de l'Anglais atteignit sur une table son gobelet de whisky. Nous étions habitués aux sorties de Reynolds Hutson, mais nous savions que sous cet aspect ironique, qu'il aimait à prendre, se cachait une sensibilité malade et un esprit inquiet.

— Laissez-nous tranquilles, lui répondit le docteur Santerre, laissez-nous tranquilles, Reynolds, vous parlez tout à l'heure, car je suis sûr que vous parlerez et que ce sera fort intéressant. Ne jouez pas ainsi l'indifférence, je sais combien ces questions vous passionnent et que vous croyez seulement sur cette planète à tout ce que vous ne pouvez pas voir.

Reynolds Hutson cracha dans le feu, sans remuer et ralluma sa pipe, car nous sentimes l'odeur de miel du tabac blond de Virginie et le fauteuil se mit de nouveau à fumer.

Alors, notre ami Santerre, que l'Anglais invisible avait interrompu, continua: "Je vous disais qu'une aventure incroyable est arrivée à un officier célèbre aujourd'hui par ses travaux scientifiques et ses expériences troublantes. Il n'était alors que lieutenant de cavalerie et avait accompagné, aux mois de vacances, un camarade qui lui avait offert l'hospitalité dans un château de sa famille.

Un jour, ils sortirent dans la campagne, suivis d'un chien qui avait un œil noir et l'autre bleu, ce qui arrive quelquefois chez les hommes. Ils allaient, heureux, à travers la belle matinée, lorsqu'ils aperçurent au loin une vieille femme qui avait parmi les paysans une assez mauvaise réputation. On l'accusait de faire mourir le bétail, d'ensorceler, mais aussi on la croyait capable de guérir avec des herbes et des secrets.

Elle vivait de l'exercice de cette médecine occulte et d'automne récoltait dans les villages. Elle habitait une cahute sinistre, lépreuse, ruinée, un vrai taudis de sorcière, à l'orée du bois. Brusquement, le chien qui marchait allègrement au-devant des deux officiers, ayant aperçu la pauvre femme, fut pris d'un frayeur ridicule et vint s'abriter contre les jambes de son maître, refusant d'avancer.

Cela paraissait curieux au lieutenant; il savait que lorsque la sorcière, comme on disait, venait au château, elle ne se hasardait jamais dans la cour sans avoir regardé si le chien était attaché près de sa niche. Il grondait furieusement pour elle seule, et l'eût dévorée. Ici, en rase campagne, malgré son maître, il ne se sentait pas en sécurité. Quel étrange pouvoir avait donc la vieille sur la bête? Chose extraordinaire, la femme avait les yeux de couleur différente, comme le chien.

Les deux officiers forcèrent le chien à marcher, en le traînant par le collier, et la pauvre femme, qui était près de sa cabane, rentra et s'y enferma.

LES SABRES.

Le jour s'acheva. On ne pensait plus le soir à la scène du matin, et à minuit la dernière fenêtre du château s'éteignit. Le lieutenant invité venait de souffler sa bougie.

Il commençait à s'assoupir lorsqu'il lui sembla qu'on grattait à la porte de sa chambre. Il pensa que quelque animal familier s'était égaré dans le corridor obscur, tout simplement, et il se retourna vers la muraille.

Les bruits se firent plus forts et plus distincts. Il alluma sa bougie, se leva, ouvrit la porte. Rien.... Il se recoucha. Les grattements recommencèrent.

Il se leva de nouveau, ouvrit, cette fois, avec précaution.... Rien encore! Il fit quelques pas dans le couloir. Il était vide, ni chat, ni chien, rien, pas même, au bas du mur, une fuite de rat. Alors, il demeura au pied de son lit, la bougie allumée. La chose qui faisait du bruit à sa porte passa à écouter, à ouvrir, à guetter l'être invisible.

Vers trois heures du matin les grattements purent cesser, et le lieutenant se recoucha. Il était à peine dans son lit qu'ils reprurent plus fort.

Le peur commençait à le gagner. Son sabre de cavalerie était accroché près du mur, il le tira de son fourreau et le garda près de lui, rassuré à peine par la lame étincelante, froide et huileuse qu'il tenait loin des draps, afin de ne pas les tacher.

A la fin il n'y tint plus et, se levant avec précaution, il porta un violent coup de pointe au bas de la porte, juste à l'endroit où la "chose" grattait.

Il y eut un éclair dans la chambre, une lumière bleuâtre pareille à celle qui sort d'un silex frappé et tout se tut. Les bruits ne recommencèrent plus. Il se coucha et, las de sa nuit, ne fut éveillé que par une nappe de soleil sur son lit clair.

Il regarda la porte, elle gardait la marque du coup de sabre. Il pensa à l'éclair qu'il avait vu, et il supposa que l'acier avait dû rencontrer un noeud de bois plus dur ou quelque clou et, sa toilette achevée, descendit au jardin, et savez-vous ce qu'il apprit?

On lui annonça qu'un crime avait été commis dans le courant de la nuit à quelques centaines de mètres du château. La sorcière avait été trouvée morte sur son grabat trempé de sang.

On ne s'expliquait pas ce meurtre. La vieille ne possédait rien qui pût tenter un voleur.... Une vengeance peut-être.... En tout cas, elle était déjà froide lorsqu'on s'était aperçu de l'assassinat, et elle portait au front une large plaie semblant avoir été faite avec une pointe de sabre.... L'officier donna plus tard l'explication de la chose.

La vieille, maltraitée par tout le monde, devait avoir de terribles mouvements de haine. A son insu, et pour se venger des jeunes gens qui avaient excité le chien contre sa mesure, son.... Je ne sais trop comment appeler cela, son "esprit", si voulez, avait eu assez de force pour faire, la nuit, les bruits qu'avait entendus le lieutenant au bas de sa porte, et qui étaient à peu près pareils aux grattements d'un chien.

WAGNER A PARIS.

Il y a eu vingt-cinq ans, le 14 février, que Wagner mourut à Venise.

Le 13 février 1853, vers deux heures de l'après-midi, comme il venait de donner des ordres pour la journée, à son gondolier, il tomba foudroyé par un apoplexie cardiaque. Il disparaissait en pleine apothéose, et la gloire qu'il avait enfin connue rend peut-être plus émouvantes les épreuves qu'éprouva la moitié de sa vie, surtout ces années de lutte et de misère qu'il passa à Paris, lors de son premier séjour, de 1832 à 1842.

Il avait épousé toutes ses ressources: sa femme, Minna Flauer, était tombée malade, et l'argent manqua pour lui faire donner des soins. Dans cette détresse, il eut l'idée de recourir à un ami de jeunesse, Théodore Apel, qu'il avait connu à Leipzig. La lettre qui est du 20 septembre 1839, vient d'être publiée par la "Wochenschrift". Il y a, dit-on, cent manières de solliciter: celle de Wagner n'appartient qu'à lui.

"Dans une situation, dont tu ne peux te faire une idée et où je suis arrivé à l'extrémité du malheur, c'est vers l'ami de ma jeunesse que je me retourne.... Pour écarter toute apparence d'hypocrisie, je place en tête de ma lettre, la première après tant d'années, ce qui devrait s'y glisser décemment comme la partie la plus égale, et c'est ceci: "Je suis dans un malheur extrême et il faut que tu m'aides!"

"Depuis un an, je vis avec ma femme sans pouvoir gagner un "Groschen", sans pouvoir dire qu'un "pfennig" est à moi.... Pense à ce que cela signifie, et tu comprendras ce qui me force à commencer ainsi la première lettre que je t'écris depuis tant d'années.... Il y a plus de quatre ans que nous ne nous sommes vus. Pendant ce temps, tu es devenu aveugle et il faut que je commence ainsi ma première lettre...."

Wagner raconte à son ami ses mésaventures, au théâtre de Königsberg, qui fit faillite, et à Riga, puis ses luttes à Paris, où la protection de Meyerbeer, toujours absent, ne lui est guère utile: à travers tant de déceptions, l'espoir malgré tout le soutient. Cependant les plus tristes nouvelles lui étaient venues de Leipzig sur l'état de son ami; on allait jusqu'à dire que la raison d'Apel avait été profondément troublée. Mais ces nouvelles ont été démenties; la maladie d'Apel n'affecte que sa santé physique, et elle est peut-être guérissable. N'est-il pas vraiment qu'il vienne de publier un volume de vers?

"Pauvre, pauvre ami! Maintenant tu peux chanter, car tu souffres de la plus cruelle des douleurs! Laisse-moi un instant me soulever de mon boudoir, et te dire: Moi aussi je suis poète, ou peut-être maintenant, pour la première fois, les sommes-nous tous deux devenus.... Espoir, espoir, mon Théodore, nous nous reverrons!... Et sache comment j'ai vécu en toi, toujours avec toi; mon œuvre presque achevée s'appelle "Rienzi", le dernier des Tribuns. Qui m'en donna la première idée?... Il me semble aussi bien que c'est ensemble que nous avons travaillé."

Avec "Rienzi", Wagner pense à "Vaisseau Fantôme". Mais la terrible question d'argent le presse: "Jadis, lorsque tu me donnais un secours et puis un autre, je croyais vraiment connaître déjà la nécessité. Homme stupide, qui avait pris de simples embarras pour la nécessité, maintenant j'ai appris à la connaître. Etre contraint à faire du pain avec la dernière petite parure de sa femme, et quand elle tombe malade, être forcé de la laisser souffrir sans secours, parce que le prix des médicaments de mariage ne peut à la fois fournir du pain et des médicaments, comment faut-il appeler cela, si j'ai déjà parlé de nécessité?... En un mot que Dieu me pardonne, j'ai maudit la vie!... Mon premier mot à l'ami retrouvé est pour lui dire: "Envoie-moi un prompt secours: ma vie est engagée, délivre-la!... Je te demande trois cents thalers, et tu peux être sûr, si tu me les envoie, qu'ils m'auront fait vivre"

La Vie Chère. Elle ne l'est pas que pour nous. Elle l'est aussi pour les oiseaux; du moins, pour ceux qui vivent en cage. Il en allait de même, il y a quelque cinquante ans, si nous en croyons le testament d'un étranger millionnaire, qui fut célèbre, en France, au plus beau temps de l'Empire? Se rappelle-t-on ce Portugais ornithophile, qui mourut vers 1860, qui s'appelait? C'était un personnage: conseiller d'ambassade, gentilhomme de la Chambre du roi, commandeur.... Les corbeaux du Louvre le connaissent bien. Chaque matin, il leur offrait, sur son balcon, abondante pitance de viande. Des pensionnaires, au plumage varié, peuplaient ses volières. Sur les bords du Gange, aux îles Cariatides, dans les pampas, il s'était choisi une collection d'amis ailés, — sans négliger ceux que l'Europe lui pouvait fournir. Il en possédait une centaine. Or, quand il sentit sa fin proche, il pourvut à leur avenir. De par son testament, allongé de soixante-dix codicilles, une gouvernante experte, et qui savait de chacun le tempérament et les habitudes, devait, moyennant 30,000 fr. par an, pourvoir à leur entretien.

Il y eut procès. Après un débat qui mit aux prises deux grands avocats, le tribunal réduisit les legs à une provision de 3,000 fr. et une pension de 500 fr. par mois. Ce qui représentait encore, direz-vous, de quoi payer bien du chènevis et bien du mouron. Demandez pourtant aux aviculteurs en chambre. S'il y a mévente des vins, il y a "survente" du mouron; car il se fait rare. Même on est, parait-il, menacé de ne plus entendre par les rues, crier cette friandise des "petits oiseaux". D'où vient cette diette? Le pied des vieux murs est le moins hospitalier à la grêle plante fleurie de blanc? Lui fait-on, dans les cultures, une chasse plus meurtrière? Les "serinophiles", qui sont légion, se sont émus et, pour parler à la situation, ils ont résolu de se

Moeurs Amusantes

M. Granddier, dans la "Nouvelle Revue", nous décrit les moeurs amusantes des indigènes du sud de Madagascar.

L'origine primitive de ces populations est très difficile à déterminer; car elles n'ont aucune tradition. Les Antandroy se vantent de descendre des mêmes ancêtres que les Bara et d'être venus par immigration du nord de leur pays actuel. C'est une opinion qui paraît très sujette à caution. En tous cas, les Mahafaly et les Antandroy appartiennent comme tous les autres habitants de l'île à la race indo-mélanésienne et mieux qu'eux peut-être, par l'absence de tout rapport avec les étrangers, ils ont conservé intacte leur pureté d'origine. Leur langue et leurs moeurs en sont la preuve.

Ils vivent dans un état des plus primitifs sous des huttes en paille ou en feuilles de cactus agglomérées par de la boue de vache. Ces cabanes sont souvent dépourvues de parois verticales et se composent en quelque sorte d'un simple toit posé par terre, sous lequel on entre en rampant.

La paresse est le défaut dominant de tout Mahafaly ou Antandroy et le pillage, sa seule occupation ou préoccupation; c'est par ce dernier moyen qu'il parvient à la richesse, c'est-à-dire à posséder beaucoup de bœufs, et, pour y arriver sans travail, le mieux, à son avis, est de les prendre au vol. Grâce à cette habitude infortunée de se voler réciproquement leurs troupeaux, le pays est en perpétuelle effervescence; aussi les voyages dans cette région sont-ils extrêmement difficiles, non seulement du fait du pays lui-même, mais aussi de ce que si l'on est en bons termes avec les villages d'un canton, on est nécessairement mal avec ceux du canton voisin, et parce qu'aucun habitant, autant par indolence que par crainte, ne veut servir de guide ou de porteur quel que soit la rémunération promise.

Dans ce pays, les hommes ne font rien, les chefs ont quatre ou cinq femmes, selon leurs richesses; ce sont elles qui travaillent. Les moeurs sont libres "moins cependant que dans le centre de l'île, car une femme ne trompe son mari qu'après lui en avoir demandé la permission. Considérant les femmes comme irresponsables, on ne leur fait aucun reproche.

Le père est maître absolu de ses enfants; il peut même les vendre comme esclaves parce qu'ils lui déplaisent ou les échanger contre des bœufs. Si, au bout de deux ans de mariage, une femme ne lui a pas donné de progéniture, il peut la répudier... L'accouchement est soumis à des règles bizarres; chez les Antandroy, la mise au monde s'effectue souvent en dehors de la case, sous un tamarinier; chez les Mahafaly, la plupart du temps, à l'intérieur d'une petite hutte construite spécialement dans ce but et dans laquelle brûle un énorme feu de bois vert. Le jeudi est consacré comme un jour néfaste; toute femme qui devient mère ce jour-là est condamnée à perdre son enfant qu'on enterre vivant....

Lorsqu'un grand personnage meurt, on emporte immédiatement son corps au cimetière, qui est généralement au fond des bois ou dans des ravins déserts, loin de toute demeure; car les Malgaches ont une grande frayeur des morts; le cadavre est exposé sur un lit élevé, protégé du soleil et de la pluie par un toit en feuillage. Le peuple se partage en deux groupes: l'un veille le corps pendant que l'autre va faire le cercueil qui se compose de deux demi-troncs d'arbre ornés, celui du dessus étant souvent orné de sculptures grossières.

Echos du Mardi-Gras

C'était l'autre jour le mardi gras, et il n'a eu ni l'éclat ni l'entrain qu'il avait autrefois à Paris. Les mascarades de la rue n'ont plus leur bonne et honnête gaieté ancienne. Quant aux bals brillants du carnaval, ils n'existent plus ainsi dire.

Avant la Révolution, la société parisienne se plaisait aux bals masqués. On se travestissait chez Mmes de Beauharnais, de Sabran, de Genlis, de La Reynière, chez le duc de Nivernois, chez Mme Necker, ou la baronne de Staël, déguisée en statue, fut reconnue à son grand pied par l'avocat Bergasse, qui s'écria: "— Quel piédestal! — Et, loin de se fâcher, Mme de Staël, qui avait alors vingt ou vingt et un ans, s'amusa du calembour.

— Un piédestal? fit-elle gaie-ment. J'en ai même deux!

Le radium à travers le monde

D'après l'évaluation suivante que publie une revue scientifique, il y aurait dans le monde moins d'un gramme de radium. Voici comment cette quantité totale se répartirait: Mme Curie, 15 milligrammes; sir William Ramsay, 20; sir William Crookes, 20; professeur d'Arsonval, 20; professeur Herdard, 10; M. Becquerel, 10; Thomas Edison, 20; divers, 20.

Lorsqu'il ne vit plus la silhouettede ennemie, le chien aboyait lugubrement, en tremblant de tous ses membres. On le conduisit jusqu'à la hutte, et là il se mit à hurler, à pousser de tout son poids contre la porte, qui ne céda pas, bien entendu. Il essaya de creuser

au-dessous et gratta furieusement la terre avec ses pattes. Les deux amis le laissaient faire et l'encourageaient, car de temps en temps il battait en retraite et se remettait à trembler.

Au dedans, on entendait la vieille qui grommelait des injures et qui devait être assez effrayée. Enfin, les jeunes gens entrèrent: le chien et s'en allèrent.

Le jour s'acheva. On ne pensait plus le soir à la scène du matin, et à minuit la dernière fenêtre du château s'éteignit. Le lieutenant invité venait de souffler sa bougie.

Il commençait à s'assoupir lorsqu'il lui sembla qu'on grattait à la porte de sa chambre. Il pensa que quelque animal familier s'était égaré dans le corridor obscur, tout simplement, et il se retourna vers la muraille.

Les bruits se firent plus forts et plus distincts. Il alluma sa bougie, se leva, ouvrit la porte. Rien.... Il se recoucha. Les grattements recommencèrent.

Il se leva de nouveau, ouvrit, cette fois, avec précaution.... Rien encore! Il fit quelques pas dans le couloir. Il était vide, ni chat, ni chien, rien, pas même, au bas du mur, une fuite de rat. Alors, il demeura au pied de son lit, la bougie allumée. La chose qui faisait du bruit à sa porte passa à écouter, à ouvrir, à guetter l'être invisible.

Vers trois heures du matin les grattements purent cesser, et le lieutenant se recoucha. Il était à peine dans son lit qu'ils reprurent plus fort.

Le peur commençait à le gagner. Son sabre de cavalerie était accroché près du mur, il le tira de son fourreau et le garda près de lui, rassuré à peine par la lame étincelante, froide et huileuse qu'il tenait loin des draps, afin de ne pas les tacher.

A la fin il n'y tint plus et, se levant avec précaution, il porta un violent coup de pointe au bas de la porte, juste à l'endroit où la "chose" grattait.

Il y eut un éclair dans la chambre, une lumière bleuâtre pareille à celle qui sort d'un silex frappé et tout se tut. Les bruits ne recommencèrent plus. Il se coucha et, las de sa nuit, ne fut éveillé que par une nappe de soleil sur son lit clair.